Ami du Clergé du 14 octobre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXXIX. *22e Dimanche après la Pentecôte :* Croisés au service du Christ, dans l'Eglise, 289.
Plans d'instructions sur le Credo. — XXV. « Est descendu aux enfers... », 291.
Entretiens sur l'Action Catholique. — XXIX. L'action catholique éducatrice, 293.
La Sanctification de la journée. — XXI. *Les Exercices de piété* (suite) : Le chapelet. 3° Encore quelques motifs d'estimer le chapelet, 294.
En lisant. — Le sens chrétien du corps, 296.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXXIX

22e Dimanche après la Pentecôte

CROISÉS AU SERVICE DU CHRIST DANS L'ÉGLISE

Mes frères,

De nos jours, le « social » a une importance considérable. Il domine les affaires, la vie publique, le destin de la cité. Il n'est pas naturellement pervers : il est l'œuvre de Dieu et doit être régi par ses lois. Eclairés des lumières de l'Evangile et de l'Eglise, les problèmes sociaux seraient résolus pour le bien de tous et de chacun.

Cité spirituelle bâtie au milieu des vicissitudes humaines l'Eglise catholique offre au monde la vision d'une société stable, solidement assise sur la pierre de la charité, poursuivant avec une ardeur inébranlable depuis vingt siècles son œuvre d'éducation et de salut de l'humanité.

C'est pour l'Eglise que, fidèlement, vous avez fait ici, une fois de plus, une collective démarche. A la demande du prêtre sollicitant votre prière pour que Dieu agrée son sacrifice qui est aussi le vôtre, vous allez répondre : « *Suscipiat Dominus*... Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice pour la louange et la gloire de son Nom et aussi pour votre utilité et pour celle de toute sa Sainte Eglise ! » Cette brève formule, dont le latin déroute parfois nos petits enfants de chœur, exprime à la perfection les buts du divin sacrifice. Gravez-la dans votre mémoire et dans votre cœur.

Pour la gloire de Dieu ! Pour sa sainte Eglise ! A elle, notre prière ; à elle, notre dévouement total !

I. — *L'Eglise est l'Epouse du Christ et notre Mère*

1° La tradition catholique *voit naître l'Eglise du côté ouvert du Christ en croix.* De même que le Créateur forma Eve d'une côte d'Adam endormi, ainsi du Rédempteur endormi du sommeil de la mort et transpercé par la lance du soldat, naquit l'Eglise son Epouse sans tache, lorsque coulèrent le sang et l'eau. C'est par eux que fut formée, édifiée l'Eglise, enseignent S. Augustin, S. Bède, S. Grégoire. L'eau et le sang signifient l'eau du baptême et le sang de l'Eucharistie qui vont devenir les fleuves de vie où s'alimenteront les âmes, où se réalisera l'union mystérieuse, spirituelle entre le Christ Sauveur et l'Eglise.

2° *Ce fait est, dès l'origine, un fait social.*

Par le baptême, on entre dans l'Eglise. C'est par sa réception dans la société religieuse que le baptisé devient associé à l'Eglise, « incorporé à l'Eglise », « membre du corps de l'Eglise ». « Par le baptême, écrit S. Augustin, nous devenons membres du Christ et du corps de l'Eglise ». Le mot : *Eglise* signifie : réunion, assemblée. Il s'ensuit que les baptêmes qui se succèdent produisent une réelle unité entre les associés. « Tous, dit S. Paul, nous avons été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul Corps » (I Cor., XII, 13).

« L'Esprit, dit S. Irénée, ramenait à l'unité des tribus dispersées et offrait au Père les prémices de toutes les nations. De même, en effet, que sans eau on ne peut faire, avec du froment sec, une seule pâte, un seul pain ; ainsi nous, qui sommes nombreux, ne pourrions-nous devenir une seule chose dans le Christ, sans l'eau qui vient du ciel. C'est pourquoi nos corps reçoivent, par le baptême, l'unité qui mène à la vie incorruptible, et nos âmes la reçoivent par l'Esprit » *(Adv. Hæreses).*

L'Eucharistie est le grand sacrement de l'unité. Entre cent témoignages retenez celui de la *Didachê*, cette antique et adorable prière :

« Comme ce pain était dispersé sur les montagnes et que, rassemblé, il est devenu un, que soit rassemblée ton Eglise, des extrémités de la terre, en ton Royaume ! Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise, et rassemble-là des quatre vents, sanctifiée, en ton Royaume ! »

— et celui de S. Augustin :

« On vous dit : Le Corps du Christ. Et vous répondez : Amen. Soyez donc membres du Corps du Christ pour que soit vrai votre Amen. Et pourquoi ce mystère est-il fait avec du pain ? Ecoutons l'Apôtre qui dit : « Nous sommes tous un seul corps, un seul pain ». Comprenez et réjouissez-vous. Unité, piété, charité ! Un seul pain : et qu'est-ce que ce pain unique ? Un seul corps, fait de beaucoup. Songez que le pain ne se fait pas avec un seul grain, mais avec un grand nombre. Pendant les exorcismes, vous étiez en quelque façon dans la meule. Au baptême, vous avez été imbibés d'eau. L'Esprit-Saint est venu alors en vous, comme le feu qui cuit la pâte.

Quant au calice, rappelez-vous comment on fait le vin. Beaucoup de grains pendent à la grappe, mais la liqueur qui coule de tous se confond dans l'unité. Ainsi le Seigneur a consacré sur son autel le mystère de notre paix et de notre unité. »

Le fruit essentiel de l'Eucharistie est l'unité. Aussi ce sacrement mérite-t-il pleinement le nom de : Communion. C'est pourquoi, bien que dans le schisme le pain et le vin soient réellement consacrés, on doit dire qu'il n'y a de véritable Eucharistie qu'au sein de l'unité.

3° *L'Eglise a grandi en société visible.*

Face à l'individualisme protestant ou rationaliste l'Eglise, société d'âmes dans un cadre visible, est l'incarnation permanente du Fils de Dieu. « Notre propre et véritable réconciliation avec le Christ et notre communauté avec lui sont essentiellement liées à la communauté de tous ceux qui ont été rachetés ; elle est identique avec celle-ci ; elle ne peut pas en être séparée... C'est la cité spirituelle, la cité des âmes « où il n'y a plus Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Barbare » *(Mœhler)*, supranationale dira Pie XII.

II. — *Jésus prie pour son Eglise*

L'affection de Jésus pour l'Eglise, son Epouse, se révèle dans le soin qu'il mit à choisir, à former de sa doctrine et de ses exemples les douze hommes qu'il devait envoyer par le monde pour prêcher son Evangile à toute créature, — dans la promesse solennelle qu'il fit à S. Pierre établi chef de « son » Eglise : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle », — dans l'identification totale qu'il proclama, une fois remonté au ciel, entre lui-même et les membres de l'Eglise persécutés : « Je suis Jésus que tu persécutes », dit-il à S. Paul sur le chemin de Damas.

L'Apôtre ne devait pas oublier cette divine leçon. Tout son enseignement se concentre sur le Christ Jésus, la Tête dont nous sommes les membres, formant le corps « qui grandit jusqu'à la mesure de l'homme parfait, de la plénitude du Christ », le modèle dont le chrétien doit prendre les sentiments, reproduire la vie, la passion, la mort et ensuite la glorification.

Si la vie du Christ Jésus est ainsi identifiée à la nôtre, quel profit n'aurons-nous pas à regarder, à écouter le Rédempteur qui aime d'un ardent amour son Eglise, qu'il veut voir « immaculée, sans tache et sans ride », priant sans cesse pour elle, pour son progrès, ses conquêtes... *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

La voix du Sauveur, nous avons la joie de l'entendre. Le St-Esprit a exprimé par avance la louange et la prière du Verbe incarné dans les Psaumes inspirés. Aussi, selon S. Augustin, c'est la voix du Sauveur qui chante ou qui gémit, qui triomphe ou qui pleure, qui espère ou qui soupire dans ces admirables Psaumes qui sont chaque jour la prière du prêtre, qui sont l'essentiel de nos Vêpres et Complies paroissiales. C'est avec le Cœur de Jésus que nous prions. Et comme tous les saints au ciel prient avec lui comme, à l'autel, le prêtre prie au nom de tous et fait prier avec lui la création tout entière, notre messe et toute prière publique sont vraiment la prière universelle, avec et pour l'Eglise.

III. — *Votre prière pour la Sainte Eglise catholique*

1° Quotidiennement, à la messe, elle peut s'unir à la prière de Notre-Seigneur. C'est le *Suscipiat* où s'affirme l'union profonde du prêtre et des fidèles offrant avec le Christ le même sacrifice.

C'est, au début du Canon, le *Te igitur* : « Nous vous supplions, Père très clément, par N.-S. J.-C. votre Fils d'avoir pour agréables et de bénir ces dons ces offrandes, ces sacrifices saints, que nous vous offrons *avant tout* pour votre sainte Eglise catholique : daignez par toute la terre lui donner la paix, la garder, la conserver dans l'unité, et la gouverner... » ;

— le *Hanc igitur* : « Donc, Seigneur, cette oblation de votre ministère, et aussi de toute votre famille, nous vous supplions de la recevoir favorablement, d'établir nos jours dans votre paix, enfin d'ordonner que nous soyons préservés de l'éternelle damnation et enrôlés dans la troupe de vos élus. Par J.-C. N.-S. » ;

— la prière qui suit l'*Agnus Dei* : « Ne considérez pas mes péchés mais la foi de votre Eglise : daignez la pacifier et l'unir selon votre sainte volonté. »

2° La liturgie propre de ce 22e dimanche est magnifiquement « ecclésiale ». Sachez comprendre et goûter l'ardente prière de la *Collecte* à Dieu « notre refuge et notre force », « l'auteur même de la piété », le cri d'enthousiasme du Graduel qui compare la joie de la vie fraternelle — qui doit vous unir — à celle d'un ami qui, recevant un visiteur très désiré, verse en abondance sur la tête de son ami, le parfum des hôtes, puis sa fécondité à celle qu'apporte à la campagne de Palestine la fraîche rosée des nuits d'été (Ps. 132). Faible image de la joie débordante et de la surabondance de grâces qui coulent des sommets éternels sur l'Eglise de Dieu et dont toute son histoire offre l'irréfutable témoignage.

IV. — *Votre dévouement à la Sainte Eglise catholique*

1° *Un exemple.* — C'est celui des Philippiens à qui S. Paul adresse l'Epître de ce jour. « Frères... j'ai conscience que vous êtes tous associés à ma joie, et dans mes chaînes, et dans ma défense, et dans l'affermissement de l'Evangile. Dieu m'est témoin de l'ardeur de charité dont je brûle pour vous dans le Cœur du Christ Jésus. Et je demande à Dieu que votre charité grandisse de plus en plus dans la vraie science et en tout espèce de droit jugement... » Union des chrétiens avec l'Apôtre, avec l'Evêque représentant du Christ ; tous associés par le cœur et par le travail dans la joie et dans la souffrance, dans la défense en commun de la cause de l'Eglise. Est-il plus bel exemple d'apostolat pour les chrétiens d'aujourd'hui ?

2° *Le devoir.* — L'Eglise, au milieu d'un monde enfiévré et douloureux, vit actuellement une de ses heures les plus riches d'espérance. Cependant, ici ou là, la persécution continue ou s'allume... Le Christ n'a-t-il pas promis aux siens des persécutions, les assurant de sa présence indéfectible jusqu'à la fin du monde et de sa grâce toujours victorieuse ? A ceux qui le servent, il sera, demain comme hier, une magnifique et suffisante récompense, *magna nimis.*

Le devoir, pour vous, chrétiens, est de prendre conscience de ce que Dieu attend de vous. « De qui est cette image et cette inscription ? demandait Jésus aux Juifs qui lui présentaient la monnaie du tribut. — De César, répondirent-ils. — Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Dieu veut pour le pouvoir civil l'obéissance à laquelle il a droit en son domaine. Mais il réclame aussi que ce qui revient à Dieu vraiment appartienne à Dieu. Or ce qui est à Dieu, m. f., ce sont vos âmes immortelles, créées pour sa gloire. De qui est cette image qu'elles portent depuis l'origine ? C'est l'image de Dieu... Depuis le baptême, elles sont pénétrées, inondées de la vie même de Dieu, Dieu y demeure en permanence, il les visite par l'Eucharistie... Reconnaissez donc à qui vous appartenez, au Corps du Christ dont vous êtes les membres, à la Sainte Eglise de Dieu.

Dans une famille, on est fier de porter un nom glorieux. Dans une armée, on entretient l'esprit de corps. Dans une nation, l'amour de la patrie. L'Eglise est votre maison de famille : vous êtes tous frères. Elle est votre immense armée, constamment mobilisée pour la défense des droits de Dieu. Elle est votre patrie surnaturelle, étendue jusqu'aux limites du monde et jusqu'au monde éternel. « Je suis chrétien, voilà ma gloire ! »

Si donc on vous demande quel est votre chef, répondez : « Je suis du Christ, dans l'Eglise. »

* *

On rapporte que Victor Hugo mourant déclara : « Je refuse la prière des églises. Je crois en Dieu. » Le poète s'illusionnait. Il n'y a pas des églises. Il n'y a qu'une Eglise, Catholique, Apostolique et Romaine. « Et nul ne peut avoir Dieu pour Père s'il n'a l'Eglise pour Mère. » *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXV

« EST DESCENDU AUX ENFERS... »

Cet article est pour nous l'un des plus malaisés à bien comprendre. Il ne faisait pas partie du Symbole des Apôtres tout à fait primitif, et ne fut introduit qu'au début du Ve siècle, par Rufin d'Aquilée. Mais l'idée qu'il exprime, on le verra, est bien tirée de nos Saints Livres et de la plus ancienne tradition.

Pour en saisir l'idée secrète, il faut se représenter l'esprit des premiers chrétiens : ils gardaient précieusement le culte des Saintes Ecritures et des grands prophètes du passé. Des noms comme ceux d'Abel Melchisédech, Abraham allaient entrer dans le canon de la Messe. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, et tous les autres inspirés de l'Ancien Testament demeuraient au premier rang de leur vénération et de leur admiration. Jésus-Christ avait fortement affirmé que « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants » (Mt., XXII, 32). Tous ces grands humains du passé, tous ces serviteurs et amis de Dieu, étaient donc des « vivants » et non des « morts ».

Mais quel avait été leur sort ? Quelle, leur récompense, pour leurs vertus et leur foi ? C'est à cette grande préoccupation que répond l'article du Symbole que nous allons exposer.

Et nous allons dire 1o ce que fit Jésus pour les saints du passé ; — 2o ce qu'était le lieu où il les rejoignit et les consola ; — 3o quand et comment il leur ouvrit les portes du ciel.

I. — *Ce que fit Jésus*

Cela se passe durant les quelques 36 heures qui séparent la mort de Jésus en croix, le Vendredi Saint, à 3 heures de l'après-midi, au dimanche, avant l'aube de sa résurrection.

Le corps du Christ est mis au tombeau. Il reste uni à la divinité, qui le ressuscitera, au moment venu. Mais l'âme du Christ, unie également à la divinité du Verbe, mais séparée du corps — ce qui atteste la mort du Christ, — *descend aux enfers.* On dira, dans un instant, le sens de cette formule, toute relative à nos manières de concevoir et d'imaginer.

Que va-t-il faire en ce lieu inconnu de nous ? S. Pierre dans sa première épître (III, 19-20 et IV, 6) va nous le dire :

« Le Christ a souffert une fois pour nos péchés, lui juste pour des injustes, afin de nous ramener à Dieu, ayant été mis à mort selon la chair, mais rendu à la vie selon l'esprit. C'est aussi dans cet esprit qu'*il est allé prêcher aux esprits en prison,* rebelles autrefois... C'est ainsi que l'Evangile a été annoncé aussi aux morts, afin que condamnés, il est vrai, selon les hommes selon la chair, ils vivent selon Dieu dans l'esprit. »

Ce texte est bien mystérieux. La sagacité des interprètes a essayé d'en pénétrer le sens. La plupart des Pères grecs et quelques latins ont admis que l'âme du Christ était aller « annoncer l'Evangile » aux morts en général, ou tout au moins à ceux qui avaient bien vécu, selon leurs lumières, ici-bas. Et ceux qui firent alors un acte de foi à l'Evangile, auraient été sauvés. Mais la plupart des Pères latins et même quelques grecs pensent que la descente du Christ aux enfers n'eut d'autre but que d'annoncer aux *justes,* tant juifs que païens, leur prochaine libération.

Citons quelques Pères : S. Ignace d'Antioche, en l'an 107, écrit aux Magnésiens :

« Comment pouvons-nous vivre sans lui (le Christ), alors que les prophètes eux-mêmes, étant ses disciples en esprit, l'attendaient comme leur docteur ? Et c'est pourquoi celui qu'ils attendaient avec raison, est venu les délivrer des morts » (IX, 2).

Il semble ici que Jésus-Christ a fait deux choses aux « enfers » : il fut le « docteur » des prophètes donc il leur parla et les instruisit, et il les délivra, c'est-à-dire les tira de leur résidence parmi les autres morts.

Même note dans S. Irénée :

« Le Seigneur descendit dans les lieux qui sont sous terre et il leur annonça son arrivée, ainsi que la rémission des péchés accordée à ceux qui croient en lui. »

Et encore : « Le Seigneur étant allé « au milieu des ombres de la mort » (psaume 22, 4), où se trouvaient les âmes des morts, ressuscita ensuite en son corps. Cela veut dire que les âmes vont dans un lieu invisible, que Dieu leur assigne et qu'elles y attendent la résurrection. Alors, elles reprendront leur corps, comme le Seigneur a fait, et elles iront voir Dieu » (*Adversus hæreses,* IV, 27, 2 et V, 31, 2. — *P. G.*, VII, 1058 et 1209).

Cette dernière opinion de S. Irénée n'a pas été retenue : à savoir que les âmes attendent la résurrection finale pour voir Dieu.

S. Cyrille de Jérusalem, dans ses *Catéchèses,* IV, 11 :

« Il (le Christ) descendit sous terre, pour y racheter les justes. Voudriez-vous en effet, je vous le demande, que les vivants jouissent de la grâce, alors même que la plupart ne sont pas des saints, et que ceux qui depuis Adam se trouvaient enfermés durant si longtemps, ne puissent enfin recevoir la liberté ? Le prophète Isaïe avait prêché de lui tant de choses, en des paroles sublimes : vous ne voudriez pas que le roi, en descendant, délivrât son héraut ? » (*P. G.*, XXXIII, 469).

Un tel texte montre bien la préoccupation des penseurs chrétiens. Comment supposer que des hommes comme Isaïe ne profitent pas de la Rédemption ? Comment le Christ les aurait-il oubliés ?

Deux vérités ici sont à retenir :

1o pas de salut sans Jésus-Christ, en sorte que avant sa venue pas un être humain n'avait pénétré au ciel ;

2o mais la rédemption du Christ s'appliquait dès le principe à tous les « saints » de l'Ancien Testament, en vertu de la foi au moins implicite en Jésus-Christ à venir.

Voici des textes très clairs sur ces deux points. Gennadius (fin du Ve siècle) :

« Avant la Passion du Sauveur, toutes les âmes des saints étaient détenues dans l'enfer, sous le coup de la dette héritée d'Adam, jusqu'à ce qu'elles fussent déli-

vrées de leur esclavage par l'autorité du Seigneur à cause de sa mort indue. Depuis l'Ascension du Seigneur au ciel, les âmes de tous les saints sont avec le Christ et, dès leur sortie du corps, elles vont auprès du Christ attendre la résurrection » *(De eccles. dogmatibus,* dans *P. L.*, LXVIII, 998).

Un siècle plus tard, S. Grégoire le Grand n'est pas moins explicite, dans ses *Moralia :*

« Parce que rachetées par la grâce de notre Créateur nous avons désormais ce privilège, quand nous sommes enlevés de notre demeure de chair, d'être aussitôt admis aux récompenses célestes. Car, depuis que notre créateur et rédempteur, en pénétrant dans les cachots de l'enfer, en a fait sortir les âmes des élus, il ne nous laisse plus aller dans le lieu dont sa descente a libéré les habitants. Mais ceux qui étaient venus au monde avant l'avènement du Seigneur, quel que fût le degré de leur justice, ne pouvaient d'aucune façon, à leur sortie du corps, être immédiatement reçus au sein de la céleste patrie. Car celui-là n'était pas encore venu, qui devait briser les cachots de l'enfer en y descendant et introduire les âmes justes au séjour éternel » *(P. L.*, LXXV, 1038).

II. — *Qu'était-ce donc ce lieu de détention des justes ?*

Du moment qu'il s'agit des justes (même païens, obéissant à la loi de leur conscience), il ne peut être question de l'*enfer des damnés*. Le mot : *descente aux enfers*, doit donc être bien compris.

Enfers, cela signifie : *lieux inférieurs*, c'est-à-dire *distincts du ciel*. Les justes, avant la venue de J.-C., ne sont ni en enfer ni au ciel. C'est pourquoi nous devons admettre un *lieu intermédiaire*, une sorte de purgatoire, mais différent de celui où les justes achèvent maintenant de se purifier avant d'entrer au ciel. Ce lieu, nous l'appelons *limbes*, d'un mot latin, qui signifie : « lisière, bordure » (Virgile, Ovide). Il était en lisière de l'enfer des damnés. Rien ne nous fait mieux comprendre la parabole du mauvais riche. Lazare, le pauvre, est admis « dans le sein d'Abraham », tandis que le « mauvais riche » est tourmenté dans les flammes. Mais il semble qu'il y ait communication entre les deux endroits :

« Dans l'enfer, il (le riche) vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et il s'écria : « Abraham, notre père, aie pitié de moi et envoie Lazare, pour qu'il trempe son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue » (Luc, XVI, 23 et s.).

Sans doute, il y a dans cette parabole, comme dans toutes les autres, un élément figuré, une présentation faite pour parler à l'imagination, et qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Visiblement, toutefois, Lazare n'est pas dans le ciel de la vision béatifique, tel que nous le croyons pour nos saints aujourd'hui. Il est simplement « dans le sein d'Abraham », ce qui suggère un lieu de repos, de tranquillité, d'espérance et même de certitude de salut. Mais ce lieu est un séjour provisoire, qui ne doit durer que jusqu'à la venue du Christ, par sa « descente aux enfers ».

Où situer un pareil lieu ? Où situer l'enfer proprement dit ? Nous n'en savons rien et nous serions enclins, de nos jours, à ranger cette géographie dans le domaine des choses spirituelles et non dans le domaine des lieux physiques. L'enfer serait un « état » — l'état effroyable de la réprobation ou damnation — encore plus qu'un *lieu*, bien que rien ne s'oppose à ce qu'il soit *aussi un lieu*. Mais nous n'attachons plus à cette question de lieu la même importance qu'autrefois. Et quand S. Irénée ou S. Cyrille de Jérusalem nous disent que Jésus-Christ *descendit sous terre,* nous entendons cela de manière figurative et non littérale. Cela n'empêche nullement que la « descente aux enfers » de Jésus-Christ, inscrite au Symbole des Apôtres et au Symbole dit d'Athanase (dont l'auteur probable est S. Césaire d'Arles), ne soit pour nous un dogme de foi. Quel que soit le lieu où se trouvaient les âmes des justes, qui avaient vécu avant la venue du Christ, il est de foi que ces âmes vivaient, qu'elles espéraient le ciel, qu'elles n'y pouvaient pénétrer que par le Christ et avec le Christ. Et cela n'est pas plus difficile à admettre pour nous que l'existence du purgatoire, lieu ou état — et pour mieux dire : à la fois lieu et état — intermédiaire entre le ciel et l'enfer.

III. — *Quand et comment Jésus-Christ ouvrit-il les portes du ciel aux justes du passé ?*

a) Il est admis comme évident que ce ne fut qu'au jour de son Ascension que Jésus-Christ fit entrer toute l'immense foule des saints de l'Ancien Testament, avec lui-même, au séjour de la gloire. Mais ici une difficulté apparaît. La « descente aux enfers » se produisit au soir du Vendredi Saint et durant le Samedi Saint, tandis que l'Ascension n'eut lieu que 40 jours plus tard. Or, Jésus-Christ a dit formellement au bon larron (Luc, XXIII, 43) : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. »

Ce mot de « Paradis » est interprété en note par Crampon :

« Dans le séjour où les justes de l'Ancienne Loi attendaient la venue du Sauveur. »

b) La « descente aux enfers » fut donc déjà quelque chose de triomphal. Les « enfers » devinrent un « Paradis » par la seule présence du Christ. Ce ne fut pas encore l'éblouissement du ciel, mais ce fut déjà une révélation de gloire. L'âme de Jésus-Christ chantait victoire à la face de tous les justes que la terre avait portés jusque-là. On peut imaginer en effet l'enthousiasme prodigieux des habitants des limbes à l'arrivée du Christ ! Sortons de nos petites idées terrestres. Mettons-nous dans le plan des esprits et des âmes désincarnées. Tous les patriarches, tous les prophètes, tous les saints, et parmi eux S. Joseph, père adoptif du Christ, Jean-Baptiste, Joachim et Anne, et tant de milliers d'autres. Jésus leur annonce leur prochaine entrée dans la gloire. Cela suffit à illuminer le lieu où toutes ces âmes se trouvent dans leur sainte attente.

c) On doit donc admettre que le « Paradis » où le bon larron fut introduit, en même temps que Jésus, — quel cortège pour le Sauveur : le juste par excellence et un « larron pénitent », — fut précisément le lieu des *Limbes des Pères* ou ce « sein d'Abraham » de la parabole du mauvais riche.

* *

Conclusion : Jésus-Christ est l'unique Sauveur. Nul n'entre au ciel sans lui. Les justes du passé ont attendu sa venue, aux « enfers », mais ils avaient l'espérance, et cela suffisait à éclairer leur « prison ». Cette prison fut transformée en « paradis », au jour de l'arrivée du Christ.

Cela nous permet de comprendre une parole bien mystérieuse de S. Paul dans l'épître aux Romains :

« Ne dis pas dans ton cœur : « Qui montera au ciel » ce qui signifie en faire descendre le Christ ; ou « qui descendra dans l'abîme » ce qui signifie faire remonter le Christ d'entre les morts » (x, 6-7).

C'est le Christ qui a résolu tous ces problèmes, qui dépassent notre esprit, les problèmes du *salut universel*.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXIX

L'ACTION CATHOLIQUE ÉDUCATRICE

Mes frères,

Formation et action sont, nous l'avons vu, intimement liées dans l'Action Catholique. Non pas comme deux réalités juxtaposées, entre lesquelles il faudrait continuellement chercher un équilibre précaire : c'est *l'action* qui est l'objectif premier et définitif, le nom même le dit. Mais cette action suppose une formation incessante et jamais achevée. Jusqu'au soir de notre vie, si nous acceptons de nous consacrer à cette tâche si belle, nous verrons que nous avons à nous enrichir à nous améliorer. Intelligence, cœur, volonté, ne seront jamais assez éclairés et assez purs pour que nous puissions cesser ce travail sur nous-mêmes.

Et c'est, entre mille autres, un des bienfaits les plus marquants de l'A. C. de nous maintenir dans cette humilité qui est vérité. Ne regardons pas seulement dans le passé ; jetons les yeux autour de nous, et nous verrons trop de chrétiens qui pensent et disent que la formation n'a qu'un temps, celui de l'enfance et de l'adolescence, mais qu'ensuite il faut agir. Et quand vient ce moment, pour eux, il n'y a plus aucune préoccupation de formation. Ce n'est pas seulement *le temps* qui leur manque, c'est *le désir*.

Les faits sont là, hélas ! pour nous montrer que leur activité, si généreuse, finit par devenir humaine, sans plus. Elle n'a pas l'ampleur, l'équilibre qu'on attendrait. Elle s'arrête en chemin et ne mène plus jusqu'à Dieu ; elle n'est pas catholique.

I. — *Formation totale*

Ce qui apparaît en premier lieu, dans un mouvement d'A. C. (et nous ne devons pas nous en étonner) c'est la préoccupation de former les chrétiens à une *tâche très précise, très déterminée*, qui est celle-là même que le mouvement a choisie.

Formation *technique*, en quelque sorte. Il s'agit d'étudier le *terrain sur lequel on veut agir*, de voir les problèmes qu'il pose. Un jeune ouvrier, dans la J. O. C., par exemple, étudiera son milieu de travail. Il cherchera à voir comment se comportent ses camarades devant les questions de conscience professionnelle, d'aide mutuelle, de salaires, de loisirs, de relations avec les jeunes filles. Il se demandera comment logent et vivent les jeunes travailleurs ses frères, quelle conception ils se font du foyer qu'ils fonderont plus tard, quels jugements ils portent sur leurs aînés, sur ceux qui les commandent. S'il ne faisait pas ce travail préparatoire, son action ultérieure serait vaine, car elle aurait de fortes chances d'être totalement inadaptée.

Il lui faudra ensuite réfléchir, seul, et en groupe, sur *les moyens* de transformer ce milieu. Travail épuisant, parfois, qui demande imagination et intelligence, le tout avec persévérance. Il y a, au beau sens du mot, *une tactique* de cette action apostolique à inventer. Comme toute tactique, elle se découvre, mais elle s'apprend aussi.

Seulement, nous ne pouvons rester sur ce plan trop humain encore. C'est d'une formation *totale*, celle du chrétien dans un homme, qu'il va s'agir également. Si le souci du militant d'A. C. est de collaborer ici-bas à l'extension *du royaume de Dieu*, s'il veut témoigner pour le *Christ* et sa loi, il ne peut se contenter de ce qui pourrait suffire à la rigueur pour un militant syndicaliste ou politique.

C'est là surtout que nous allons voir nécessaire une transformation de tout l'être. L'intelligence doit s'ouvrir à toute la révélation chrétienne, le cœur doit se prendre d'amour pour le Dieu qui nous a créés et appelés à une destinée si haute, la volonté doit s'efforcer de conformer toute la vie aux exigences de l'appel qui nous vient d'en haut.

Pie XI le disait sans ambages « *l'A. C. est un apostolat*, certes, *mais auquel il faut se préparer par une complète formation religieuse, morale et intellectuelle* » [1]. « *Sans cette préparation diligente et profonde, l'organisation de la vie chrétienne individuelle et de l'A. C. est impossible* » [2]. « *La formation profondément chrétienne des membres de l'A. C. est une* CONDITION NÉCESSAIRE *pour sa fécondité* » [3].

Remarquons l'insistance du Saint-Père à dire que cette formation doit être *profonde*. Que faut-il entendre par là ? Certes, cela signifie que les militants d'A. C. auront droit, plus que d'autres encore, à une doctrine *solide*, à la viande des adultes et non au lait des enfants, pour parler comme S. Paul. Ils devront être mis en face des *dogmes les plus fondamentaux* de notre religion : Trinité, Grâce, Rédemption, Corps mystique, et pressentir à quel point cela s'enracine dans la Tradition et l'histoire. Mais cela sous-entend également que cette formation ne doit pas rester à *la surface de leur vie*, qu'elle doit en pénétrer tous les actes et les sentiments qui les animent. Ce n'est qu'à cette condition qu'un chrétien pourra s'essayer à être le bon militant d'A. C. que Dieu attend.

II. — *C'est l'Eglise qui forme ses enfants*

Ce souci de former le chrétien intégral, qui donc le porte, par fonction même, sinon l'Eglise ? Elle n'a pas d'autre raison d'être ici-bas.

Et, par Eglise, nous entendons d'abord ici *la hiérarchie*, comme le sens usuel du mot — à tort d'ailleurs — l'indique.

S'il y a sur terre une catégorie d'hommes qui a pris comme raison d'être la tâche d'être les éducateurs de leurs frères, ce sont bien les prêtres. A la différence même des éducateurs humains, qui n'agissent que par voie d'exemples ou de conseils, le prêtre possède des pouvoirs surnaturels qui lui permettent de transformer *par le dedans* l'âme qui librement se prête à son action.

Ainsi vos prêtres sont-ils pour vous, m. f., les formateurs par excellence.

[1] Lettre du 16 août 1927.
[2] Lettre du 12 octobre 1933.
[3] Lettre du 6 novembre 1929.

La *doctrine* qu'ils vous apportent dépasse infiniment toute sagesse humaine, si parfaite soit-elle. Elle vient de plus haut que la terre, et a réponse à bien des questions qui laissent angoissés les plus grands penseurs. De toutes manières : catéchisme, instructions ou prônes, conseils donnés en particulier, le prêtre la rappelle à vos esprits souvent si distraits.

Les *grâces* qu'ils détiennent par le redoutable et magnifique pouvoir des sacrements sont, pour cette œuvre d'éducation, l'apport le plus précieux. Parler de Dieu avec rectitude est déjà chose belle, mais le *donner !* le faire entrer jusqu'au plus profond d'une âme par le baptême, par le sacrement de pénitence, par l'Eucharistie, ce sont là des réalités qui sont aussi magnifiques qu'elles nous sont familières.

Et quand, par la grâce de Dieu, vos prêtres peuvent joindre à tout cela *le témoignage d'une vie fervente,* voire d'une vie *sainte,* alors, remerciez Dieu. Les paroissiens du Curé d'Ars avaient à côté d'eux le plus bel éducateur qui fut jamais.

On comprend, dès lors, que la hiérarchie, que l'Eglise dans tout ce qui est en elle autorité et gouvernement, réclame ce droit d'être la grande formatrice de ses fils. C'est une mission qu'elle a reçue de Dieu même et qu'elle ne peut récuser. Et elle a entre les mains tout ce qui lui est nécessaire pour bien remplir sa tâche.

Il ne s'agit pas de lui ôter cette prérogative. Mais peut-être aurons-nous à lutter contre une double tendance : celle d'un clergé qui voudrait accaparer pour lui tout ce qui est éducation, sans voir l'aide que les laïcs peuvent apporter en ce domaine ; et, d'autre part celle des fidèles qui, par paresse, voudraient n'être que des gouvernés, n'ayant qu'à obéir, moins encore : des enfants qu'on tiendrait perpétuellement par la main.

III. — *L'Action Catholique est aussi d'Eglise*

Nous venons d'insister suffisamment sur le rôle irremplaçable de la hiérarchie dans l'Eglise. Rappelons maintenant que l'Eglise totale n'est pas faite que d'une hiérarchie, mais aussi de *fidèles.*

Si la formation du chrétien, dans l'A. C. doit être d'abord une formation humaine, lui apprenant à voir *l'objet* de ses efforts et les moyens de les réaliser, qui ne voit que, sur ce premier terrain, le mouvement d'A. C. est compétent au tout premier chef ?

Mouvement, cela veut dire *méthodes* éprouvées, *consignes* reçues, *campagnes* proposées ; cela évoque plus encore, derrière ces méthodes, ou ces consignes, les *hommes* qui les ont découvertes, qui sont les chefs du mouvement et le portent dans leur intelligence et dans leur cœur.

Ceux-là sont vraiment des *éducateurs,* des *formateurs.* Mais autour ou à côté d'eux, toute la foule des militants est éducatrice elle aussi, car il y a action des uns sur les autres, par les exemples donnés, les suggestions, les conseils, toute cette émulation qui entraîne ainsi tout le groupe à se dépasser sans cesse lui-même. Et il est impossible de tracer, entre la formation simplement humaine à la *technique* du mouvement et la formation *intégrale* du chrétien une frontière tellement rigide que le rôle des laïcs s'arrêterait à la première en laissant aux prêtres la seconde.

C'est bien dans *toute la vie* de ses membres que le mouvement agit, venant ainsi compléter, achever l'œuvre commencée par la hiérarchie. Au vrai, tous les deux sont constamment à l'œuvre, et il n'y a pas deux temps, deux sortes de réunions : une où le prêtre donnerait la formation chrétienne, et l'autre où les laïcs concerteraient leur action. On aurait alors une formation tronquée, et une action trop terre à terre. Pour qu'il y ait formation authentique, il faut que les vérités révélées deviennent chez le chrétien « *esprit et vie* ». Qui peut le lui faire réaliser mieux que son mouvement d'action catholique, qui, précisément, prend sa vie toute entière pour la remettre sous le regard du Seigneur ?

Militants d'A. C. ayez donc la fierté du rôle que vous remplissez ici-bas. Non seulement vous vous entraînez à agir *sur les autres,* sur ce monde païen que vous voulez rendre au Christ, mais (et vous ne pouvez faire autrement), vous vous *transformez vous-mêmes,* les uns les autres. A bon droit, vous pouvez donc revendiquer le beau nom *d'éducateurs.*

* *

Il faut en être dignes. On peut avoir eu ce souci au début de son activité apostolique, et l'oublier par la suite. On tourne à vide, en quelque sorte. En apparence, la machine semble admirablement fonctionner ; traduisons : le mouvement a des adhérents fidèles, qui sont assidus aux réunions. Mais l'âme est partie. On y fait de la technique mais plus de l'éducation.

C'est qu'il n'y a pas, ici-bas, d'institution, si parfaite soit-elle, qui soit garantie contre le laisser-aller des hommes. Si nous ne nous ressaisissons pas sans cesse, les beaux élans retombent. Par un examen de conscience incessant de votre action, sachez découvrir l'affadissement ou la perte totale de ce souci d'éducation, et demandez au prêtre qui a été placé à vos côtés de vous remettre sans cesse dans la ligne voulue par Dieu, qui n'est pas seulement rectitude doctrinale, mais souci de former des chrétiens comflets.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XXI

Les Exercices de piété (suite)

LE CHAPELET

3. Encore quelques motifs d'estimer le chapelet

Nous avons, en effet, essayé du chapelet de dégager la puissance de prière, d'enseignement et d'édification. Si, après cela, nous considérons que cet « exercice de piété » est à la portée de tout le monde, quelle estime déjà ne devons-nous concevoir pour lui !

Il y a pourtant d'autres motifs encore, dont il n'est pas sans intérêt ni profit de choisir quelques-uns, presque au hasard.

* *

Voici une première raison : le prix que la T. S. Vierge elle-même attache au chapelet.

N'en retenons que deux preuves évidentes :

C'est Marie qui, au XIIIe s., révéla cette pratique de dévotion à S. Dominique, l'illustre fondateur des *Frères Prêcheurs.* L'hérésie faisait rage dans le midi de la France ; ses adeptes, ennemis de la religion et

de l'ordre social n'hésitaient pas, pour étendre leur domination, à recourir aux armes et ne reculaient pas même devant le meurtre. S. Dominique avait été chargé par le Pape de les convertir. Tâche difficile !... Son apostolat demeurait vain... Or, « un jour, raconte la tradition, qu'inconsolable de voir échouer les efforts de son zèle, il répandait des larmes abondantes devant la Vierge Marie, dans le sanctuaire de N.-D. de Prouille, et la suppliait de lui indiquer le moyen de sauver les âmes, cette Mère de miséricorde lui apparut et lui dit que la *Salutation angélique* ayant été le principe de la Rédemption du monde, il fallait qu'elle fût aussi le principe de la conversion des hérétiques ; que s'il prêchait le Rosaire, il verrait de consolantes bénédictions couronner ses travaux. S. Dominique obéit et institua le Rosaire sur le plan tracé par la Vierge... » (Abbé J. Koenig, *Nouveau Mois du S. Rosaire).*

Tournons les pages de l'histoire ; nous arrivons au XIXe siècle. C'est l'époque de la négation du surnaturel, le temps de l'incrédulité. En 1858, Marie se montre à nouveau, à Lourdes, à une humble enfant : la plus pauvre du pays, sans doute, et l'une des plus ignorantes. Bernadette ne possédait rien ; elle ne savait rien ; mais elle était riche de vertus, elle aimait beaucoup la Sainte Vierge et elle égrenait souvent son chapelet. Instinctivement, le 11 février 1858, quand, pour la première fois, la *Dame* lui apparut, sa petite main chercha dans la poche de son tablier, le chapelet qui ne la quittait pas. Marie ne lui en demandait pas davantage. Peut-être est-ce même cette dévotion qui arrêta son choix sur l'humble fillette.

Quoiqu'il en soit, la Vierge se montra, dans le creux du rocher, un chapelet au poignet. Et, sans doute pour que nous comprenions le prix qu'il convient d'attacher à cet instrument de prière, la chaîne en était d'or et les grains de pierres précieuses, blanches « comme des gouttes de lait ». Marie ne dédaignait pas de le faire glisser entre ses doigts bénis, tandis que la voyante égrenait le sien. Il en fut ainsi à chacune des dix-huit apparitions. « Bernadette se mettait à genoux devant la Grotte et commençait la récitation de son chapelet. Aussitôt, dans la niche rustique, apparaissait à ses yeux ravis la Vierge immaculée avec la rose mystique qui s'épanouissait sur ses pieds et le Rosaire dont les grains glissaient entre ses doigts, à chaque *Ave* de l'enfant. N'est-ce pas là une solennelle confirmation de la dévotion inspirée par Marie à S. Dominique, il y a 700 ans, et les innombrables prodiges de Lourdes, qui font de notre siècle incrédule l'un des plus fertiles en miracles dans l'histoire de l'Eglise, ne proclament-ils pas, avec une merveilleuse évidence, la sainteté et la puissance du Rosaire et du chapelet ?

La Vierge — elle l'a dit à ses saints — aime qu'on récite le chapelet ; elle n'a jamais manqué d'obtenir des grâces à ceux qui le font, même et surtout quand cela leur coûte » (A. Retté, *Dans la lumière d'Ars*, p. 137).

* *

Il semble que la qualité principale de nos prières, exigée par Jésus, c'est la *persévérance.* Nous n'avons qu'à nous reporter à l'Evangile, et relire la parabole de l'importun (Luc, XI, 5-9) ; et celle du Juge injuste, qui se décide à défendre la pauvre veuve « parce qu'elle le fatiguait » (Luc, XVIII, 1-8). Relisons encore l'épisode si touchant de la Chananéenne. Elle criait vers Jésus, dans son angoisse maternelle : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ; ma fille est tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot. Ses disciples s'étant approchés, lui demandaient : « Renvoie-la, elle nous ennuie avec ses cris... » Mais elle, venant encore plus près, se tenait prosternée devant Jésus : « Seigneur, insistait-elle, secourez-moi. » — « Il ne convient pas, répliqua le Maître, de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » — « Oui, Seigneur, acquiesça la femme, aussi les petits chiens mangent-ils les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres... » Jésus admira la persévérance de cette païenne, qui ne se laissait pas rebuter, et l'exauça : « O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux ! » Et à l'heure même sa fille fut guérie (Mat., XV, 21-28).

Nous avons, au surplus, l'exemple de Jésus lui-même. Dans les moments difficiles, il prolongeait son oraison (Luc, XXII, 46). C'est ainsi qu'il agit au Jardin de l'Agonie.

Alors, n'est-ce pas, comme le chapelet doit lui plaire ! Non seulement parce que c'est la plus belle louange que les hommes puissent adresser à sa Mère, mais parce qu'elle est, par excellence, la prière persévérante. Il est, a-t-on dit, « la persévérance en action ». Et c'est cela qu'il faut considérer pour apprécier le chapelet.

* *

Troisième motif : nous devons encore estimer le chapelet, parce que, par la voix des Papes, l'Eglise nous y invite.

« Urbain IV a attesté que chaque jour le Rosaire procurait des avantages au peuple chrétien. » — Sixte IV a dit que « cette manière de prier est avantageuse à l'honneur de Dieu et de la Sainte Vierge, et particulièrement propre à détourner les dangers menaçant le monde. » — Léon X déclare « qu'elle a été instituée contre les hérétiques et les hérésies pernicieuses », — et Jules III l'appelle « la gloire de l'Eglise. » — S. Pie V a dit aussi, au sujet du Rosaire : « Dans la divulgation de cette manière de prier, les fidèles ont commencé à s'échauffer dans la méditation, à s'enflammer dans la prière, puis sont devenus d'autres hommes ; les ténèbres de l'hérésie se sont dissipées et la lumière de la foi catholique a brillé de tout son éclat. » Enfin Grégoire XIII déclare à son tour : « le Rosaire avait été institué par S. Dominique pour apaiser la colère de Dieu et implorer l'intercession de la B. V. Marie. »

C'est Léon XIII qui, en 1883, dans sa Lettre *Supremi Apostolatus*, établissait ce résumé des enseignements pontificaux. Mais, depuis, il a lui-même ajouté des pages nombreuses et édifiantes sur cette dévotion. C'est lui qui a réservé au Rosaire, dans l'Eglise universelle, tout le mois d'octobre.

* *

Dans ce qu'on appelle les âges de foi, on aimait à réciter le chapelet. C'était la dévotion la plus populaire.

Beaucoup, de nos jours, hélas ! se croiraient déshonorés s'ils portaient sur eux un chapelet, et s'ils le récitaient publiquement. Signe de lâcheté ! Ingratitude !...